

Le salaire en retard

Piotr Alexandrov⁴

Tout au début de la guerre impérialiste, on avait inauguré dans l'arrondissement Narvski à Pétrograd l'usine Antchar, de balles perforantes. Dès avant la Révolution d'Octobre, les bolchéviks avaient commencé à exercer un contrôle ouvrier sur la production à travers le comité d'usine. En réponse, l'administration fidèle au mot d'ordre de Riabouchinski : étrangler la révolution par la main décharnée de la famine, avait pris le parti de payer les salaires des ouvriers en retard.

Au lendemain de la proclamation du pouvoir des Soviets, le comité d'usine se chargea presque entièrement de la direction de l'entreprise. Il se trouva tout d'abord devant la nécessité de résoudre la question de la paye des ouvriers qui ne touchaient rien depuis octobre. Et il assigna à deux de ses membres, Vassiliev et moi, la tâche d'obtenir l'argent dont on avait besoin.

Nous nous mîmes à parcourir les administrations du matin au soir. Nous visitâmes la Direction centrale d'artillerie et celle de Pétrograd, les résidences des propriétaires de l'usine, sans obtenir plus de résultat qu'en assiégeant les portes du « Conseil de fabricants » où ceux-ci se réunissaient. Le pouvoir des Soviets n'avait pas encore eu le temps de limoger les anciens fonctionnaires, et ces derniers en profitaient pour faire du sabotage. Tantôt il manquait les certificats nécessaires ou le bilan de la comptabilité, tantôt on renvoyait la décision à quelque réunion devant avoir lieu dans une semaine ou deux.

Après le mois d'octobre, passa le mois de novembre et une grande partie de décembre sans apporter l'argent réclamé. Les ouvriers avaient faim, et l'indignation grandissait à l'usine. On s'en prenait non seulement à l'administration, mais encore aux « fainéants » du comité d'usine, ayant en vue notamment ses deux « émissaires ». Le soir du 30 décembre nous reçûmes enfin de la Direction centrale d'artillerie un chèque de 800 000 roubles devant être amorti par la Banque d'État. Le comité d'usine fut immédiatement renseigné et prit la décision de payer dès le lendemain, de deux à trois heures de l'après-midi, les ouvriers des équipes de nuit.

Le 31 décembre nous allons, dès le matin, dans la voiture de l'usine à la Banque d'État. En présentant notre chèque au caissier, celui-ci, imperturbable, nous répond :

— Venez après-demain, c'est aujourd'hui notre jour de fermeture.

Nous allons chercher le commissaire de la banque. D'un geste découragé, il se déclare impuissant à nous aider.

Une idée heureuse nous vient soudain : nous adresser à Lénine.

Quelques jours auparavant, le Conseil des Commissaires du peuple avait pris à la Banque d'État cinq millions de roubles pour les besoins pressants de la révolution. Nous l'avions su par des journaux

4 Alexandrov, Piotr Pétrovitch (1896- ?). Membre du parti bolchévique depuis 1915. Participa à l'insurrection armée d'Octobre. Garde rouge, membre du Comité syndical de l'usine « Antchar », d'où il passa plus tard à l'usine Poutilov à Pétrograd. (Note MIA)

bourgeois qui continuaient à paraître et avaient fait un bruit du diable en accusant les bolchéviks de « piller la Russie ».

Nous arrivons à Smolny où Lénine recevait.

— Nous voulons voir le camarade Lénine, disons-nous à [Gorbounov](#).

— Il n'est pas encore là. Attendez.

Au bout de cinq minutes, Lénine apparaît, nous serre la main, nous demande d'où nous venons, s'il y a beaucoup d'ouvriers dans notre usine et si elle possède son organisation bolchévique.

— Et que voulez-vous me dire ?

Nous lui parlons des salaires en retard, de nos contrariétés, de ce chèque que nous avons en mains sans toutefois arriver à obtenir l'argent.

— Bon, mais en quoi puis-je, moi, vous être utile ?

Cette question nous déconcerte...

— Nous avons lu, vous savez, que le Conseil des Commissaires du peuple a pris récemment à la banque cinq millions de roubles... Ne serait-il pas possible de prendre sur cette somme d'argent dont nous avons besoin et de vous laisser notre chèque à la place ?

— On peut le faire, déclara Vladimir Ilitch. Allez chercher [Bontch-Brouévitch](#) et Sverdlov et envoyez-les moi.

Nous n'eûmes pas de peine à les trouver et vingt minutes plus tard nous reçûmes le procès-verbal de la commission nous autorisant à recevoir la somme requise.

Le reste était du ressort du caissier, absent à ce moment. Dans le couloir nous vîmes sur une porte le mot « *cantine* » écrit au crayon. Là, mangeaient les Commissaires du peuple... C'était la famine alors. Le rationnement était très dur. Or l'heure du dîner approchait ; pourquoi ne pas essayer de manger ici ?

Le camarade Gorbounov auquel nous nous adressâmes, nous donna aimablement deux tickets. On allait donc nous servir un dîner de commissaire... Nous nous en purléchions d'avance !

Dans la cantine il y avait plusieurs tables couvertes de toiles cirées. Sur une d'elles on voyait un petit tas de tranches de pain, des cuillers, des assiettes en aluminium. En échange des tickets et de l'argent, on nous délivra deux tranches de pain et deux assiettes de soupe aux choux.

Nous nous attablons, mais après la première bouchée nous faisons la grimace : la soupe était très aigre et on y avait mis du hareng par-dessus le marché... Nous recevons dans les mêmes assiettes le deuxième plat : une mauvaise bouillie de sarrasin. Avalant tout jusqu'aux dernières miettes, nous soupçonnons cependant le camarade Gorbounov de nous avoir envoyés à un réfectoire destiné à tout le monde et non aux Commissaires du peuple.

— Mais il n'y a pas d'autre réfectoire à Smolny, nous dit le camarade Gorbounov lorsque nous l'interrogeons de nouveau à ce sujet.

— Et les Commissaires du peuple le fréquentent ?

— Comme les autres !

— Et Lénine aussi ?

— Mais oui !

Après cette réponse, le dîner nous parut très bon...

Nous reçûmes l'argent et, de retour à l'usine, nous trouvâmes les ouvriers déjà réunis. Avant de commencer le payement, nous ne pûmes nous empêcher de raconter comment nous avions été reçus à la banque et la manière dont Vladimir Ilitch avait su résoudre en vingt minutes cette affaire qui avait causé tant de peines à tout le monde. Nous n'oubliâmes pas non plus de décrire notre repas au réfectoire des Commissaires du peuple. La simplicité et la sollicitude de Vladimir Ilitch remplirent d'admiration les ouvriers de notre usine.

Lénine, l'homme, le camarade. Moscou, Éditions du Progrès, s.d., pp. 151-153.